

dépassa largement les vingt mille, avec pour conséquence que la menuiserie de l'ancienne école d'équitation ne fut plus en mesure de confectionner suffisamment de cercueils, que par moments plus de cinq cents défunts étaient entassés en plusieurs couches dans la morgue centrale de la casemate près de la poterne de Bohuševice et que les quatre fours à naphte du crématorium, en service jour et nuit et travaillant selon un cycle de quarante minutes, étaient utilisés à la limite extrême de leur capacité, dit Austerlitz, et sur ce système de Theresienstadt, poursuivit-il, sur ce système de travaux forcés et d'internement instauré en définitive dans l'unique but d'éradiquer la vie, dont le schéma d'organisation, reconstitué par Adler, réglait l'ensemble des fonctions et des attributions avec une minutie administrative et un zèle démentiels, depuis le détachement de brigades entières pour construire la desserte ferroviaire entre Bohuševice et la forteresse jusqu'à l'installation du guetteur chargé de maintenir en état de marche l'horloge de l'église catholique désaffectée, sur ce système il fallait exercer une surveillance constante et rendre compte en terme de statistiques, en particulier pour ce qui concernait la population globale du ghetto, une tâche exigeant un investissement inimaginable, dépassant de beaucoup les normes ordinaires, si l'on songe qu'en permanence de nouveaux transports arrivaient et que régulièrement il était procédé à des sélections en vue de diriger certains ailleurs, avec la mention administrative *R.n.e., Rückkehr nicht erwünscht*, retour non souhaité, ce pourquoi

les responsables des ss, dont l'un des principes suprêmes était l'exactitude des chiffres, firent procéder à maintes reprises à des recensements, un jour même, dit Austerlitz, le 10 novembre 1943, dehors, devant les murs, en rase campagne, dans la plaine de Bohuševice, où la population entière du ghetto – y compris les enfants, les vieillards et les malades à peu près en mesure de marcher –, après s'être rassemblée dès l'aube dans les cours des cantonnements, a dû sortir, surveillée par des gendarmes armés, en formation par blocs, derrière des pancartes de bois numérotées, sans même pouvoir sortir des rangs ne serait-ce que quelques minutes, contrainte d'attendre tout au long d'une journée baignée d'un brouillard froid et pénétrant l'arrivée des ss qui, enfin, surgis sur leurs motocyclettes à trois heures de l'après-midi, ont entamé la procédure de recensement et ont encore par la suite répété deux fois l'opération, avant de s'être convaincus, l'heure du dîner arrivant, que le résultat auquel ils étaient parvenus, incluant le nombre des rares individus restés à l'intérieur des murs, correspondait bien à l'effectif, estimé par eux, de quarante mille cent quarante-cinq, sur quoi ils s'empressèrent de partir, oubliant dans leur hâte de donner l'ordre du retour, si bien que cette foule de milliers de personnes, en cette grise journée du 10 novembre, est restée sur place jusque tard dans la nuit, trempée jusqu'aux os, dans un état d'inquiétude croissante, ployant comme des roseaux sous les bourrasques de pluie qui maintenant balayaient la plaine, jusqu'à ce

que prise d'un mouvement de panique elle reflue dans cette ville que la plupart venaient de quitter pour la première fois depuis leur transfert et dans laquelle, bientôt, dit Austerlitz, juste après le Nouvel An, dans la perspective de la visite d'une commission de la Croix-Rouge prévue pour le printemps 1944 et envisagée par les instances compétentes du Reich comme une bonne occasion de dissimuler la réalité des déportations, allait être engagée ce qu'on appela une action d'embellissement, consistant pour les habitants du ghetto à venir à bout, sous l'autorité de la SS, d'un programme faramineux d'assainissement : ainsi, on aménagea pelouses et chemins de promenade, cimetière paysagé avec urnes funéraires et columbarium, installa des bancs publics et des panneaux indicateurs joliment ornés à la manière allemande, en bois sculpté, agrémentés de décors floraux, on planta plus d'un millier de rosiers, créa une crèche et un jardin d'enfants avec frises en rinceaux, bacs à sable, pataugeoires, manèges ; quant à l'ancien cinéma *Orel*, qui jusqu'alors avait servi d'abri de fortune pour les plus vieux des habitants et où pendait encore du plafond, au milieu de la salle plongée dans la pénombre, le lustre gigantesque, il fut en quelques semaines transformé en lieu de théâtre et de concert, tandis que par ailleurs, avec des marchandises et matériels provenant des entrepôts de la SS, furent ouverts des magasins d'alimentation et d'articles de ménage, d'habillement pour dames et messieurs, de chaussures, linge de corps, valises et nécessaires de voyage ; désormais il

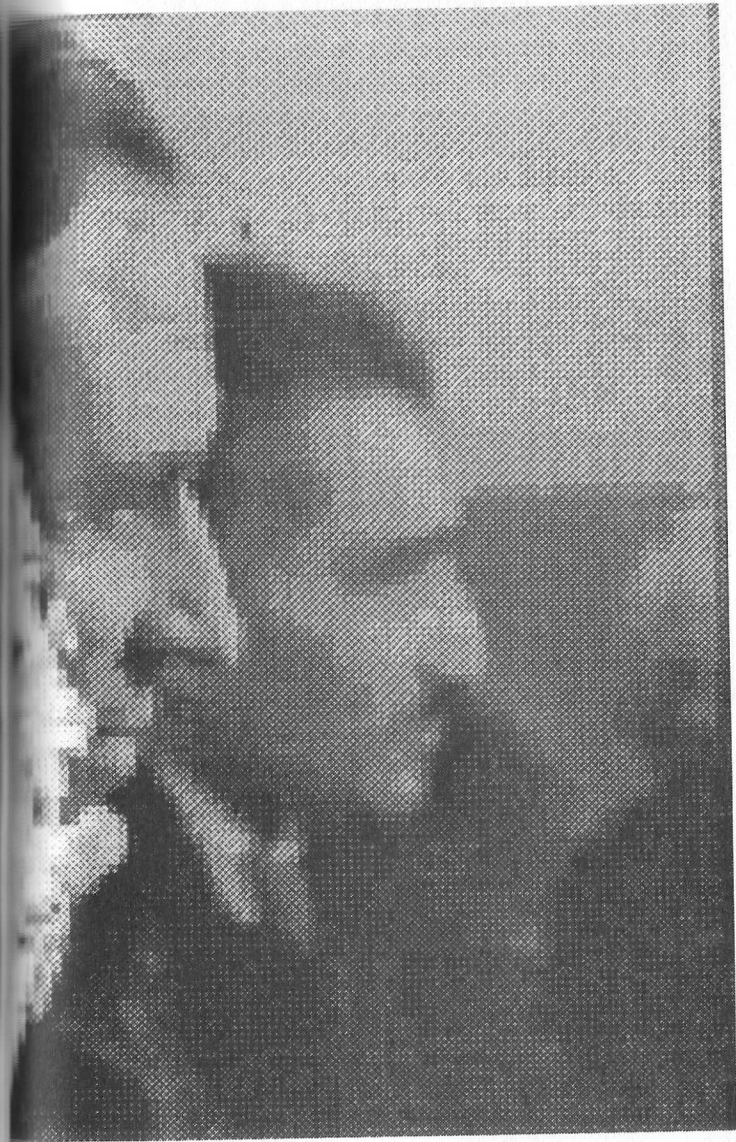
y avait aussi une maison de repos, une maison de prière, une bibliothèque de prêt, un gymnase, un centre postal pour lettres et paquets, une banque dont le bureau directeur était meublé d'une sorte de table d'état-major d'armée et d'épais fauteuils de salon, tout comme un café où les parasols et chaises pliantes créaient une atmosphère de ville de cure propre à attirer le chaland ; et l'on ne cessa d'améliorer et d'embellir, de scier, de clouer, de peindre et de vernir jusqu'à ce qu'arrive le moment de la visite et que Theresienstadt, après qu'on eut une fois encore, au milieu de tout ce branle-bas, pour éclaircir les rangs en quelque sorte, expédié à l'Est sept mille cinq cents personnes parmi les moins présentables, eût été transformé en décor potemkinique propre à tourner la tête à plus d'un de ses détenus ou pour le moins à susciter en eux certains espoirs, métamorphosé en un Eldorado où la commission, composée de deux Danois et d'un Suisse, lorsqu'elle fut promenée dans les rues selon un itinéraire et un minutage précis élaborés par la kommandantur et foula les trottoirs propres, frottés le matin même à l'eau de lessive, put voir, de ses yeux voir, ces gens aimables et satisfaits, épargnés par les horreurs de la guerre, penchés à leurs fenêtres, ces gens proprement mis, ces rares malades si bien soignés, ces repas corrects et ces portions de pain servis en gants de fil blanc dans des assiettes de porcelaine, ces affiches placardées à chaque coin de rue pour annoncer manifestations sportives, spectacle de cabaret artistique, théâtre,

concert, voir ces habitants de la ville s'égailler le soir après le travail pour prendre l'air sur les bastions et les remparts de la forteresse, presque comme des touristes en croisière sur un transatlantique, un spectacle somme toute rassurant, que les Allemands, une fois la visite terminée, soit à des fins de propagande, soit pour légitimer à leurs yeux toute cette entreprise, fixèrent sur un film qui, comme le relate Adler, dit Austerlitz, en mars 1945, alors qu'une majorité des protagonistes n'étaient déjà plus de ce monde, fut encore agrémenté d'une musique populaire juive, et dont, semblerait-il, il se soit trouvé après la guerre, en zone d'occupation britannique, une copie que lui, Adler, dit Austerlitz, n'a toutefois jamais vue, et qui apparemment a aujourd'hui disparu. Pendant des mois, continua Austerlitz, m'adressant à l'Imperial War Museum et autres établissements, j'ai tenté en vain de retrouver des traces de ce film, car, bien qu'avant de quitter Prague je sois encore monté à Theresienstadt et que j'aie étudié jusqu'à sa moindre note la description rédigée par Adler avec le soin qu'on sait, il m'a été impossible de me replonger dans l'atmosphère du ghetto et de m'imaginer qu'Agáta, ma mère, ait pu à l'époque se trouver en cet endroit. Je ne cessais de penser que si seulement le film refaisait surface je pourrais peut-être voir, ou pour le moins avoir une idée de ce que cela avait été en réalité, et je me prenais constamment à songer que sans le moindre doute Agáta m'apparaissait, sous les traits d'une femme jeune, comparée à l'homme que j'étais devenu, parmi les

clients à la terrasse du faux café, ou en vendeuse d'articles de mode, en train d'extraire précautionneusement une paire de gants d'un des tiroirs, ou encore en Olympia dans le spectacle des *Contes d'Hoffmann*, qui, ainsi que le relate Adler, a été représenté à Theresienstadt dans le cadre de l'action d'embellissement. Je croyais également la voir, dit Austerlitz, marchant dans la rue en robe d'été et manteau de gabardine légère : seule, au milieu d'un groupe de flâneurs du ghetto, elle venait directement à ma rencontre et s'approchait pas à pas jusqu'à ce que pour finir j'eusse l'impression qu'elle sortait du film et se fondait en moi. Ce genre d'hallucinations explique que je me sois retrouvé dans un état d'extrême agitation le jour où l'Imperial War Museum réussit, par l'intermédiaire des Archives fédérales de Berlin, à se procurer une copie sur cassette du film de Theresienstadt que je recherchais. Je me revois encore dans une des cabines vidéo du musée, dit Austerlitz, glissant la cassette de mes mains tremblantes dans la fente noire du magnétoscope, puis, sans que je sois en mesure d'enregistrer quoi que ce soit, regardant défiler sous mes yeux diverses scènes d'ouvriers au travail, à la forge devant l'àtre et l'enclume, dans l'atelier de poterie et de sculpture, dans la maroquinerie – succession incessante et insensée de gestes et de bruits, coups de marteau, tintements de pierres à aiguiser, grésillements de soudure, découpage d'empiecements, encollage, couture –, voyant surgir à la chaîne pour une fraction de seconde ces visages étrangers, les ouvriers et les ouvrières sortir des baraquements, le travail fini,

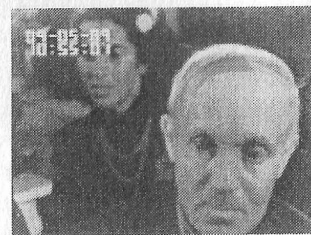
et traverser un terrain vague sous un ciel plein de nuages blancs et immobiles, des jeunes jouer au football dans la cour intérieure d'une caserne devant un public nombreux, massé en rangs serrés sous les arcades du rez-de-chaussée, du premier et du second étage, des hommes se douchant aux bains publics, des livres empruntés à la bibliothèque par des messieurs bien mis, un véritable orchestre jouant un concert, et, à l'extérieur, au pied des remparts, dans les potagers baignés par la lumière de l'été, quelques dizaines de personnes occupées à ratisser les plates-bandes, à arroser les plants de tomates et de haricots, à débarrasser les feuilles des choux des chenilles de piérides, et ensuite, le soir venant, les gens installés sur des bancs devant leurs maisons, apparemment contents, les enfants à qui l'on permet encore de s'ébattre quelque temps, un homme lisant son livre, une femme discutant avec une voisine, d'autres tout simplement appuyées les bras croisés au rebord de leur fenêtre, comme c'était naguère l'usage à la tombée du jour. Mais, dans un premier temps, aucune de ces images ne pénétrait mon cerveau, elles papillonnaient seulement devant mes yeux dans une sorte d'irritation continue, qui s'exaspéra encore lorsqu'à mon grand effroi il s'avéra que cette cassette berlinoise, ayant pour titre original *Der Führer schenkt den Juden eine Stadt* (*Le Führer offre une ville aux Juifs*) n'était qu'une compilation d'environ un quart d'heure dans laquelle, à la différence de ce que j'avais espéré, Agáta n'apparaissait nulle part, ne pourrait jamais apparaître, aussi souvent que je visionnerais le film et quels que soient les efforts que je ferais

pour tenter de la reconnaître au milieu de ces visages fugitifs. L'impossibilité de fixer plus précisément mon regard sur ces images qui en quelque sorte disparaissaient aussitôt qu'elles avaient surgi, dit Austerlitz, m'incita finalement à me faire confectionner à partir du fragment de Theresienstadt une copie au ralenti étirant la durée à une heure entière, et de fait, dans ce document quatre fois plus long que depuis je n'ai cessé de me repasser, sont devenues visibles des choses et des personnes qui jusque-là m'étaient restées cachées. On avait maintenant l'impression que les hommes et les femmes des ateliers effectuaient leurs tâches en somnambules, tant il leur fallait de temps pour pousser l'aiguille, tant leurs paupières s'abaissaient lourdement, tant étaient lents les mouvements de leurs lèvres et ceux de leurs yeux se levant vers la caméra. Ils marchaient moins qu'ils ne semblaient flotter, comme si désormais leurs pieds ne touchaient plus le sol. Les silhouettes des corps étaient devenues floues et leurs bords s'étaient effrangés, en particulier dans les scènes tournées en extérieur, en pleine lumière, un peu comme les contours de la main humaine sur les fluographies et les électrographies réalisées à Paris par Louis Darget au tournant du siècle dernier. Les nombreuses défauts de la pellicule, que je n'avais guère remarqués auparavant, se diluaient maintenant en plein milieu d'une image, l'effaçaient et faisaient naître des motifs blancs et lumineux éclaboussés de taches noires, qui me rappelaient des prises de vues aériennes du Grand Nord ou encore ce que l'on voit dans une goutte d'eau examinée au microscope.



Mais le plus troublant, dans cette version au ralenti, c'étaient encore les bruits. Dans une brève séquence du début, où est montré le travail du fer chauffé au rouge et le ferrage d'un bœuf de trait dans la forge d'un maréchal-ferrant, la polka enjouée, composée par je ne sais quel compositeur autrichien d'opérettes, que l'on entend sur la bande-son de la copie berlinoise, est devenue une marche funèbre s'étirant de manière quasi grotesque, et les autres accompagnements musicaux du film, parmi lesquels je n'ai réussi à identifier que le cancan de *La Vie parisienne* et le scherzo du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, évoluent eux aussi dans un monde que l'on qualifierait de chthonien, en des profondeurs tourmentantes, ainsi s'exprima Austerlitz, où jamais aucune voix humaine n'était descendue. Rien, du commentaire, n'est plus compréhensible. Là où dans la copie berlinoise, sur un ton fringant, en une suite de claironnements extirpés impérieusement du larynx, il était question de groupes d'intervention et de centuriers qui, selon les besoins de l'heure, exécutaient les tâches les plus diverses et le cas échéant bénéficieraient d'une formation pour reconversion, de sorte que chacun, s'il le voulait, avait la possibilité de s'intégrer sans heurt dans le processus de travail, on ne percevait plus à présent, dit Austerlitz, qu'un grognement menaçant, comme je n'en avais entendu qu'une fois auparavant, il y a bien des années, un jour férié, sous la chaleur caniculaire d'un mois de mai au Jardin des plantes de Paris, alors que pris d'un malaise soudain je m'étais assis près d'une grande volière non loin du pavillon des fauves où, invisibles

depuis l'endroit où j'étais et, songeai-je en cet instant, dit Austerlitz, privés de leur raison à force de captivité, les tigres et les lions, sans relâche, des heures durant, rugissaient leurs sombres plaintes. Oui, et puis il y a encore, poursuit Austerlitz, vers la fin, la séquence relativement longue consacrée à la première d'une pièce de musique composée à Theresienstadt ; si je ne me trompe, il s'agit de *l'Etude pour orchestre à cordes* de Pavel Haas. Venant de l'arrière, le regard parcourt d'abord la salle aux fenêtres grandes ouvertes, occupée par un grand nombre d'auditeurs qui ne sont pas assis en rangs, comme d'ordinaire pour un concert, mais par quatre autour d'une table, comme dans une auberge, sur des chaises de style alpin sans doute confectionnées pour l'occasion dans la menuiserie du ghetto, avec un cœur découpé dans le dossier. Tout au long du concert, la caméra fixe en gros plan telle ou telle personne, entre autres un vieux monsieur dont la tête aux cheveux gris coupés court emplit la moitié droite de l'image, tandis que sur la moitié gauche, légèrement en retrait vers le bord supérieur, apparaît le visage d'une femme plutôt jeune, se détachant à peine de l'ombre noire qui l'entoure, ce qui explique que dans un premier temps je ne l'aie pas remarquée. Elle porte autour du cou, dit Austerlitz, un collier



dont les trois rangs fins se distinguent à peine sur sa robe foncée à col montant, et une fleur blanche est piquée dans sa chevelure. Exactement comme les pâles souvenirs, et les rares autres indices qui me restent encore aujourd'hui, me permettent d'imaginer l'actrice Agáta, oui, c'est exactement à cela qu'elle ressemble, me dis-je, et je ne cesse de regarder ce visage qui m'est autant familier qu'étranger, dit Austerlitz, je rembobine la cassette, une fois, dix fois, et je vois le compteur dans le coin supérieur gauche de l'écran, les chiffres qui recouvrent une partie de son front, les minutes et les secondes, de 10:53 à 10:57, et les centièmes de seconde qui défilent, si vite qu'on ne peut ni les fixer ni les déchiffrer. Au début de cette année, poursuivit Austerlitz, qui comme souvent avait sombré tout en parlant dans une profonde absence, au début de cette année, dit-il enfin, renouant avec le fil du récit de sa vie, peu après notre dernière rencontre, je suis allé une seconde fois à Prague, j'ai repris mes conversations avec Věra, j'ai déposé pour elle un fonds de rente auprès d'une banque et par ailleurs fait tout ce que je pouvais afin d'améliorer sa situation. Quand dehors il ne faisait pas trop froid, nous nous faisons conduire, par un chauffeur de taxi dont j'ai loué les services pour Věra, en cas de besoin, dans quelques-uns des endroits qu'elle avait mentionnés et que, selon ses propres termes, elle n'avait pas revus elle-même depuis une éternité. Du haut de la tour panoramique du Petřín nous avons de nouveau plongé nos regards sur la ville, suivi des yeux les automobiles et les trains rampant lentement le long des rives de la Vltava et franchissant les ponts qui l'enjambent. Nous

nous sommes promenés un temps dans le Baumgarten, sous le pâle soleil d'hiver, nous sommes restés assis près de deux heures dans le planétarium du parc des expositions de Holešovice et avons récité les noms des constellations dont nous nous souvenions encore, alternativement en langue française et en langue tchèque, et un jour nous avons aussi pris la voiture pour aller à la réserve de Liboc où se trouve, au milieu d'un bel espace dégagé, une folie en forme d'étoile construite par l'archiduc du Tyrol Ferdinand et dont Věra m'avait dit que c'était l'un des buts d'excursion préférés d'Agáta et de Maximilian. Plusieurs jours de suite, aux Archives théâtrales pragoises de la Celetná, j'ai dépouillé les registres des années 1938 et 1939 et là je suis tombé, au milieu des lettres, des dossiers individuels, des livrets de programmes et des extraits de presse jaunis par le temps, sur le portrait photographique non légendé d'une comédienne qui semblait correspondre à l'évanescant souvenir que j'ai de ma



mère, et dans lequel Věra, qui auparavant avait longuement observé le visage de l'auditrice copié par mes soins à partir du film de Theresienstadt